

ARTS Contredisant l'avis du Mexique, des analyses authentifient la statue pré-hispanique vendue 3 millions d'euros à Drouot fin mars.

Coups de tonnerre autour d'un dieu de la pluie maya

Libération
2/05/2011

Nouveau scandale à Drouot? C'est la première interprétation qui a été donnée, après que l'Institut national d'histoire (INAH) de Mexico a dénoncé comme «fausse» cette sculpture maya vendue à Paris pour un record mondial de 2,9 millions d'euros. La société Binoche-Giquello a tiré, le 21 mars, 8 millions de la collection d'un passionné genevois, Henry Law (ne cherchez pas, c'est un pseudonyme). Fleuron du lot, le féroce dieu assis aurait montré ses dents il y a un bon millénaire dans un temple de région isolée, peut-être au sud du Yucatán. Une particularité: haut de 1,65 mètre, ce dieu de la pluie aurait survécu en pleine forêt tropicale, alors qu'il est en stuc peint, sur noyau de pierre. Pour Henri Stierlin, auteur de *Maya*, il a dû être protégé des pluies «au fond d'un sanctuaire».

Dès le 24 mars, le ministère mexicain des affaires étrangères diffuse un communiqué posant que 67 des 207 lots de la collection Law seraient «de fabrication récente», dont la pièce record, «qui ne possède aucune des caractéristiques formelles ou stylistiques des cultures pré-hispaniques du Mexique», et dont «le vieillissement» serait «artificiel». Lancée sans contacter les organisateurs de la vente, la dépêche de l'AFP a fait le tour du monde. Jean-Claude Binóche a eu beau répliquer «c'est n'importe quoi» et son expert Jacques Blazy arguer que la condamnation a été prononcée «sans examen de la statue», le mal est fait.

Le gouvernement mexicain assure avoir prévenu son homologue français, mais on n'en a pas trouvé trace, et l'ambassade à Paris est restée discrète. Elle a raison, car *Libération* a eu accès à une étude scientifique qui démonte l'argumentaire archéologique mexicain.

Stèle. La sculpture n'avait jamais été contestée, elle est connue depuis une quarantaine d'années, provenant d'une galerie de Los Angeles présentée à la Biennale des antiquaires en 1986, publiée dans plusieurs ouvrages, et surtout exposée à Genève en 1998, avec une introduction enthousiaste du ministre de la Culture mexicain. Le comité scientifique intégrait le spécialiste allemand Nicolai Grube, qui a pourtant rejoint les autorités mexicaines dans leur dénonciation. Cependant, dans son opus de référence sur les Mayas, il a lui-même reproduit et décrit cette statue comme le «dieu de la pluie Chaak», daté de la



Chaak, féroce dieu assis. PIERRE-YVES DHINAUT, BINOCHÉ ET GIQUELLO. SVV

«période classique» tardive (600-900). Des photos prises dans les années 70 la montrent en outre brisée en cinq morceaux, avec quelques manques: il serait pour le moins curieux pour un faussaire de fabriquer un objet dans un tel état. L'Institut mexicain a néanmoins dépecé la statue dans le journal *La Reforma*, en se trompant du reste sur les dimensions. «Taille atypique»: on a pourtant trouvé dans le Yucatán des statues faisant jusqu'à 2,25 mètres de haut, près d'Uxmal à la Hacienda San Simón, et des dignitaires assis presque aussi grands à Copán. «La hachette ne correspond en rien au style maya»: on trouve le même attribut, associé au dieu de la pluie, sur une stèle d'Uxmal, ou des vases, ou encore le Codex maya de Dresde. Michel Davoust en a fait une re-

cension dans un ouvrage du CNRS sur l'écriture maya.

«La main est trop grossière»: c'est exact, mais, pour Blazy, «le manque de finition peut être dû au fait que la statue se trouvait accrochée en hauteur dans un temple». «Le pectoral est disproportionné»: on en trouve d'autres exemples dans l'art maya (comme l'autel Q de Copán). «Le bouclier n'a rien de comparable»: on voit des boucliers similaires sur plusieurs stèles (Uxmal encore, Dzibilchaltún, dos Pilas, Codex de Dresde). «Les lacets ne sont pas caractéristiques des cultures mésoaméricaines»: c'est un des arguments les plus surprenants, tant ces lacets se retrouvent sur des figures comme celles de Dzibilchaltún ou San Simón, au musée du Yucatán.

Radicelles. Ces disputes sur les détails de styles peuvent se poursuivre à l'infini. Mais aujourd'hui, le laboratoire d'analyses des biens culturels de Pessac (Gironde) semble bien livrer le dernier mot (1). Bénéficiant d'une réputation de grand sérieux, il avait déjà trouvé des traces d'outils modernes un peu partout sur une statue du pharaon Sesostris III, placée à prix record à Drouot, que deux conservatrices du Louvre avaient proclamée «chef-d'œuvre de l'Antiquité» dans une étude stylistique pour le tribunal.

Ayant analysé les prélèvements du dieu maya, Bertrand Duboscq juge les pigments et les techniques tous «compatibles avec la période classique maya». Il confirme le vieillissement par l'examen d'un tissu de radicelles, «partiellement calcifié» à la surface, un processus qui peut prendre des siècles. Et que les spécialistes mexicains ne pouvaient voir sur les photos.

Alors, pourquoi avoir pris le risque d'un tel scandale? Le Mexique cherche à combattre par tous les moyens le pillage et le trafic. La clé de l'histoire est à chercher dans le communiqué officiel qui appelle au «retour des pièces qui présentent un intérêt pour la nation». En 2008, le Mexique avait fait saisir 120 objets dans une vente Binoche, en assurant qu'ils avaient été pillés, mais il n'a pu en apporter la preuve et le tribunal les a tous rendus. S'il voulait casser le marché, le Mexique ne s'y prendrait pas autrement. Reste à savoir si de tels procédés servent une cause si légitime...

VINCENT NOCE

(1) Lire l'intégralité sur Libération.fr